


Stéphane Breton
en 6 dates

2 octobre 1959
Naissance à Paris.

1983
Premier voyage en Nouvelle-Guinée.

1989
La Mascarade des sexes (Calmann-Lévy).

2001
Eux et moi, film produit comme les suivants par les Films d'Ici, et Arte ou le Quai Branly.

2003
Le Ciel dans un jardin, film.

2005
Télévision (Grasset).

2008
Lancement de la collection *l'Usage du monde* au Musée du Quai Branly.

Stéphane Breton

Le cuir du monde

A l'occasion des 100 ans de Lévi-Strauss, rencontre avec ce voyageur de 49 ans, qui dirige une collection de docus au musée du Quai Branly, et pour qui l'anthropologie est un sport de combat.

Stéphane Breton naît l'année où Claude Lévi-Strauss entre au Collège de France. Son goût pour les départs est plus affirmé que son sens de la carrière. L'anthropologue Marc Augé, qui lui proposa un poste universitaire enviable dont, jeune, il ne voulut pas, note que «*c'est un personnage singulier, détaché dans tous les sens du terme, un homme de refus.*» Le pianiste Laurent de Wilde, avec qui il fit son premier voyage au Brésil à 18 ans, dit que «*sa façon d'être est plutôt celle d'un bad boy. Si c'était un musicien de jazz, ce serait Miles Davis. Boxeur comme lui et plein de violence rentrée.*» Quand l'humanisme devient une béchamel envahissante et frelatée, peut-être faut-il en passer par là pour découvrir et aimer la spécificité des hommes. Stéphane Breton reçoit dans le bureau mansardé, à Montmartre, que sa mère avait acheté et où il a longtemps vécu. On y trouve beaucoup de livres, un bel écran numérique, des masques népalais, des têtes de mort, des totems d'ancêtres. Des boucliers et des flèches de Nouvelle-Guinée sont entassés derrière les fauteuils. Là-bas, on tue les cochons avec les flèches, puis on les regarde lentement mourir : «*Le moment où la vie quitte l'œil, ils le guettent et ils en jouissent, car c'est celui du sacrifice proprement dit. On peut juger cela, mais il faut d'abord le regarder – malgré le dégoût.*» La voix de l'anthropologue est douce, d'une étrange jeunesse, pleine de tranquillité tendue. En ce moment, il regarde un film soviétique et lit Tacite.

Il est un bel homme désagréablement sympathique, timide et ténébreux, qui dégage une sensation physique de rage et de délicatesse, comme de la soie dans un gant de fer. Son attention est armée. Sa violence cultivée prend tantôt la forme d'une prétention naturelle, tantôt celle d'un émerveillement rimbaldien et méthodique pour les détails du monde. Il aime observer les lieux déserts, le quotidien des êtres vivant au loin ou ici, à l'heure du loup parisien. Le bon sauvage est mort, l'homme demeure. Ceux qu'il saisit dans leurs minutes ordinaires sont les faubouriens ou les soutiers de la mondialisation. Il a su les montrer en filmant, avec une splendide austérité, le rapport sans facilité qui l'unit à eux. «*J'ai passé mon enfance, dit-il, dans un collège où il y avait de la boue jusqu'au plafond. Ce n'est pas plus mal, ça refroidit les pieds.*» Son père, ingénieur, construit alors des ponts et des routes. Sa mère travaille dans l'immobilier. Un grand-père, herboriste amateur, lui donne le goût de la nature et de la marche; deux professeurs de philosophie, celui de la pensée. Il lit *Tristes Tropiques* à 20 ans, en anglais, pendant ses études de géographie à l'université de Berkeley, alors qu'il vit une solitude éprouvante; mais la solitude, chez lui, semble une nécessité. Marié, père d'une petite fille, très lié à ses amis, il continue de faire bande à part. «*J'ai éprouvé très tôt le malaise de l'anthropologue, dit-il, et n'ai jamais cessé de vouloir être*

plus fort que ce malaise.» L'accès à l'autre est à ce prix. Quel est le mouvement ethnologique? «*Chez soi, c'est trop petit et on étouffe, donc on part ailleurs. Et que trouve-t-on d'abord? La même chose. Alors, on revient et on se demande: qu'est-ce qu'il y a chez moi? Des lieux habités, arrangés. Des faits culturels. Et on se pose la question: comment ça se passe? Il n'y a d'humanité que particulière.*»

A 24 ans, son premier périple en Papouasie est «*une catastrophe*». Il découvre que les autres mondes ont vieilli aussi vite que le sien: «*Chez soi, on peut s'adonner aux rêveries baudelairiennes. Au loin, c'est plus difficile. Rien n'est confortable. On n'est pas pur, les gens non plus. L'ethnologue est quelqu'un qui souffre.*» Son livre d'universitaire, *la Mascarade des sexes*, a déjà 20 ans. Il fut écrit avant ses «*terrains*» en Nouvelle-Guinée. Les ouvrages qui ont suivi sont des essais plus intimes ou plus anodins. Il y eut des années où il ne fit rien, sinon vivre de cinéma. Son oncle, Bruno Monsiegeon, a réalisé de merveilleux documentaires sur les pianistes Gould et Richter. Son propre travail a repris par les films. Le dernier, *la Maison vide*, présenté ces jours-ci au Quai Branly, dans le cadre d'une collection intitulée «*l'Usage du monde*», suit le quotidien de descendants d'Espagnols sur les rives du Rio Pecos. Des êtres durs, aux vies dures, qu'on voit boire de la bière, rouler en camion rouillé, regarder l'horizon et planter des pieux dans un désert sans joie. Ni psychologie, ni musique, ni cataplasme sociologique: des gestes, leurs mots rares, beaucoup de sécheresse, d'ellipses, de plans fixes, et beaucoup d'humanité. Le fantôme de Faulkner agit en perspective muette.

Son «*terrain*», il l'a fait dans un hameau Wodani, à 2000 mètres d'altitude, «*en lisière de forêt obscure*». Un anthropologue lui avait conseillé d'y bâtir sa propre maison. La langue des Wodani est parlée par 3000 personnes. Ils mangent des tubercules et se saluent en disant: «*Je mangerai ta merde*», «*ce qui signifie que le pire de ce qui peut nous arriver ne peut plus nous séparer*». Lui arrivait avec du riz et des panneaux solaires pour recharger ses batteries et lire les œuvres de Nietzsche. Les nuits froides durent douze heures. La dernière fois, en 2003, l'armée indonésienne le menaça, des indépendantistes vinrent pour l'enlever. Une nuit de palabres les en dissuada. Il laissa à son fils adoptif les clés de la maison en sachant qu'il ne reviendrait pas. A 20 ans, Stéphane Breton était anarchiste, «*couleur très noire*», célèbre parmi les khâgneux et les normaliens pour sa culture, son intelligence et ses talents belliqueux. Il portait un blouson noir, des santiags. Olivier Nora, directeur des éditions Grasset, se souvient de leur première rencontre: «*On s'est battus. Je portais des salopettes en bleu de travail et ça l'exaspérait. Il détestait le snobisme des patriciens qui jouaient aux gauchistes. Il était le plus doué et le moins insérable d'entre nous: nous nous sommes payés à travers lui notre surmoi aventureux et radical.*» Denis Olivennes, patron du *Nouvel Observateur*, le rencontre à la même époque: «*Il était auréolé d'une gloire très grande, lauréat du concours général, et boxeur: brillant sujet, mauvais garçon. Plus original, plus profond que nous, il avait lu de première main. Mais son côté atrabilaire déguisait les choses. Il est resté un phobique du compromis social.*» De ces deux amis, Breton dit: «*Ils portent un sac assez lourd.*» Jeune homme, il lisait Stendhal et Nietzsche: «*C'était*

«**Chez soi, on peut s'adonner aux rêveries baudelairiennes. Au loin, c'est plus difficile.**»

le culte de l'énergie et du bonheur. Du rock mental.» Viennent Céline, Baudelaire et André Breton, dont les œuvres marquent sa vision du documentaire, «*une faiblesse qui ramasse les morceaux trouvés par terre qui font la beauté du*

monde.» On retrouve, dans le film du chinois Wang Bing, commandé pour le Quai Branly, cette épiphanie de la banalité: des camionneurs descendent des mines de Mongolie pour vendre où ils peuvent le charbon qu'ils transportent. C'est par le quotidien que l'homme résiste au monde. Chez les Wodani, «*les hommes ont l'âme dure, mais le cœur tendre. Et ils sont cernés: par l'Etat, par les esprits, par les autres. Alors, ils partent en forêt, seuls, puis un jour ils reviennent, ou s'installent ailleurs.*» Et on dirait un autoportrait.

► PHILIPPE LANÇON
Photo OLIVIER ROLLER